VIRTUTE EGREGIUS

N° 14/2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdedeuxam02rous

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME SECOND.

TULLIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie (a).

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'héſite dès le premier mot; je ne ſais quel ton je dois prendre; je ne ſais par où com-

(a) Je n'ai gueres beſoin, je crois, d'avertir que dans cette ſeconde partie & dans la ſuivante, les deux Amans ſéparés ne font que déraiſonner & battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y ſont plus.

commencer; & c'eſt à Julie que je veux écrire! Ah malheureux! que ſuis-je devenu? Il n'eſt donc plus ce tems où mille ſentimens délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement ſont paſſés: Nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous aſſés reſervées, aſſés circonſpectes? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel, de ces jours ſi charmans & ſi doux à mon effroyable miſere! Hélas! je commençois d'exiſter & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement; l'eſpoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois

ans

ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah, que ne les ai-je terminés avant de me ſurvivre à moi-même! Que n'ai-je ſuivi mes preſſentimens après ces rapides inſtans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger! Sans doute, il faloit la borner à ces trois ans ou les ôter de ſa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, ſi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouirois de ma raiſon; je remplirois les devoirs d'un homme, & ſemerois peut-être de quelques vertus mon inſipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil oſa contempler ce qu'il ne faloit point voir. Cette vue a produit enfin ſon effet inévitable. Après m'être égaré par dégrés, je ne ſuis plus qu'un furieux dont le ſens eſt aliéné, un lâche eſclave ſans force & ſans courage,

qui va traînant dans l'ignominie ſa chaine & ſon deſeſpoir.

Vains rêves d'un eſprit qui s'égare! Deſirs faux & trompeurs, deſavoués à l'inſtant par le cœur qui les a formés! Que ſert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous ſeroient offerts? Ah! qui jamais connoitra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité poſſible que je vouluſſe acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ſes bienfaits & me laiſſe, avec ma miſere, le ſouvenir de mon bonheur paſſé. J'aime mieux les plaiſirs qui ſont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux ſans ma Julie. Viens image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: ſui-moi dans mon exil, conſole-moi dans mes peines, ranime & ſoutien mon eſpérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné ſera ton ſanctuaire inviolable,

lable, d'où le ſort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je ſuis mort au bonheur, je ne le ſuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eſt invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui ſus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs celeſtes que toi-ſeule étois capable de ſentir & de rendre? Tu me chaſſes ſans pitié; tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon deſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah Julie, crois-moi; tu chercheras vaine-

ment un autre cœur ami du tien! Mille t'adoreront, ſans doute; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Répond-moi, maintenant, Amante abuſée ou trompeuſe: que ſont devenus ces projets formés avec tant de miſtere? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flatoient mes vœux? Helas! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Di, cruelle! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéiſſance de docilité, de diſcretion? M'as-tu vû deſirer aſſés foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes? J'ai tout fait pour te

plaire

plaire & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate, rend-moi compte du dépôt que je t'ai confié : rend-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enlèves. Anges du Ciel! j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres..... Hélas! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des plaiſirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échape.... j'y touche encore & le perds pour jamais! ..... Ah ſi je le pouvois croire! ſi les reſtes d'une eſpérance vaine ne ſoutenoient ..... O rochers de Meillerie que mon œil égaré meſura tant de fois, que ne ſervites-vous mon deſeſpoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas ſenti le prix.

LETTRE II.

De Milord Edouard à Claire.

NOus arrivons à Beſançon, & mon premier ſoin eſt de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'eſt fait ſinon paiſiblement, du moins ſans accident, & votre ami eſt auſſi ſain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auſſi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une ſorte de tranquilité. Il a honte de ſon état, & ſe contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ſes ſecrettes agitations, & ſi je feins de m'y tromper, c'eſt pour le laiſſer aux priſes avec lui-même, & occuper ainſi une partie des forces de ſon ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abatu la premiere journée; je la fis courte voyant que la viteſſe de nôtre marche irritoit ſa douleur. Il ne me parla point,

point, ni moi à lui; les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succeder infailliblement à cette létargie: à la dinée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi restons-nous un moment si près-d'elle? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déja sur terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai

ſauvé du feu deux ou trois de ces brouillons ſur leſquels vous pourrez entrevoir l'état de ſon ame. Je crois pourtant qu'il eſt parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers ſimptomes eſt facile à prevoir; mais je ne ſaurois dire quel en ſera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaiſon du caractere de l'homme, du genre de ſa paſſion, des circonſtances qui peuvent naître, de mille choſes que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ſes fureurs mais non pas de ſon deſeſpoir, & quoiqu'on faſſe, tout homme eſt toujours maître de ſa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il reſpectera ſa perſonne & mes ſoins; & je compte moins pour cela ſur le zele de l'amitié qui n'y ſera pas épargné, que ſur le caractere de ſa paſſion & ſur celui de ſa maitreſſe. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & longtems d'un objet, ſans contracter des diſpo-

diſpoſitions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inſpire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme auſſi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'oſe compter auſſi ſur ſon cœur; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flame ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe : car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maitreſſe.

Soyez en ſure, aimable Claire ; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de

ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bien faiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres

peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tirans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun qui ſait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (*b*)

Que

(*b*) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, ſans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui ſont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cauſe célebre où l'honneur du rang attaquoit inſolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna ſon procès, oſa des héritier ſon fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne ſauroit dire à quel point dans ce pays ſi galand les femmes ſont tirannifées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent ſi cruellement par leurs mœurs?

Que ſignifie ce ſacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diverſité de fortune & d'état s'eclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choiſit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choiſit plus mal encore. Qu'une fille manque de raiſon, d'expérience, pour juger de la ſageſſe & des mœurs, un bon pere y doit ſuppléer ſans doute. Son droit, ſon devoir même eſt de dire; ma fille, c'eſt un honnête homme, ou, c'eſt un fripon; c'eſt un homme de ſens, ou, c'eſt un fou. Voila les convenances dont il doit connoitre, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainſi l'ordre de la ſociété, ces tirans le troublent eux-mêmes. Que le rang ſe regle par le mérite, & l'union des

cœurs

cœurs par leur choix, voila le véritable ordre ſocial; ceux qui le reglent par la naiſſance ou par les richeſſes ſont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maitreſſe de votre ſort; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient

tient lieu de raiſon? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage: moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'age & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible: c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte reſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exem-

L'exemple de Julie & le votre montrent également que c'eſt aux Epoux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule; c'eſt le cas où vous êtes; ſi l'amour regne, la nature a déja choiſi; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aye à me rendre à Rome, je ne quiterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tacherai de faire au moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité.

J'ai

J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des votres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAG-

FRAGMENS.

Joints à la Lettre précédente.

1.

POurquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? cœur pitoyable! raſſurez-vous. Je me porte bien..... je ne ſouffre pas..... je vis encore..... je penſe à vous..... je penſe au tems où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu ſerré..... la voiture m'étourdit.... je me trouve abatu..... je ne pourrai longtems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force..... ou n'en aurai-je plus beſoin.....

2.

Où m'entrainent ces chevaux avec tant de viteſſe? Où me conduit avec tant de zele

zele cet homme qui ſe dit mon ami? Eſt-ce loin de toi, Julie? Eſt-ce par ton ordre? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas?.... Ah fille inſenſée! ..... je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas aſſés tôt à ma perte? O amitié! ô amour! eſt ce là votre accord? ſont-ce là vos bienfaits?.....

3.

As-tu bien conſulté ton cœur, en me chaſſant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais ..... Non non, ce tendre cœur m'aime; je le ſais bien. Malgré le ſort, malgré lui-même, il m'aimera juſqu'au tombeau .... Je le vois, tu t'es laiſſé ſuggérer (*c*).... quel

(*c*) La ſuite montre que ces ſoupçons tomboient

quel repentir éternel tu te prépares! .... hélas! il ſera trop tard .... quoi, tu pourrois oublier .... quoi, je t'aurois mal connue! .... Ah, ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à .... écoute, il en eſt tems encore .... tu m'as chaſſé avec barbarie. Je ſuis plus vîte que le vent ..... Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être; ..... nous le ſerons ..... Ah! l'air emporte mes plaintes! .... & cependant je fuis; je vais vivre & mourir loin d'elle .... vivre loin d'elle!.....

boient ſur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

LET-

LETTRE III.

De Milord Edouard à Julie.

VOtre Couſine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par ſatisfaire là-deſſus votre empreſſement, pour lire enſuite poſément cette lettre ; car je vous préviens que ſon ſujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépends, & c'eſt le chemin des paſſions qui m'a conduit à la philoſophie. Mais de tout ce que j'ai obſervé juſqu'ici, je n'ai rien vu de ſi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué dont on puiſſe au premier coup d'œil-

d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les votres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer longtems pour la reconnoitre. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui pro-

produiſoit cette impreſſion, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur ſent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous ſeriez ſans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il ſeroit ſans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui reſſembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conſéquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les premices d'une ame, & la mienne ne ſeroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiſcrete dont le mauvais ſuccés n'eſt qu'une raiſon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer

encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrés; mais ſi Julie pure & chaſte a pourtant ſuccombé, comment ſe relevera-t-elle après ſa chute? Comment reſiſtera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuſe image de tous les plaiſirs paſſés? Jeune amante ne vous en impoſez plus, & renoncez à la confiance qui vous a ſéduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous ſerez avilie & vaincue, & le ſentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion ſans effacer à la fois tous les ſenti-

mens exquis que vous reçutes de la nature, & quand il ne vous reſtera plus d'amour, il ne vous reſtera plus rien d'eſtimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une ſeule choſe, Julie, c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui vous reſte; profitez-en, tandis qu'il eſt tems encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le Ciel vous fit dépoſitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'ai dans le Duché d'Yorc une terre aſſés conſidérable, qui fut longtems le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & comode; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe qui paſſe au bout du parc offre à la fois une perſpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entre-

tre-

tretien du maître & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accés dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui, & c'eſt là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidelle prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'azile à l'amour & à l'innocence. Venez y ſerrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les ſentimens

qui vous uniſſent le bonheur des ames pures ; puiſſe le Ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble ; puiſſiez vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfans ; puiſſent nos neveux en parcourant avec un charme ſecret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur. *Ce fut ici l'azile de l'innocence ; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre ſort eſt en vos mains, Julie; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge auſſi de la ſureté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle;

obſtacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il reſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon Valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache dequoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quiterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre Epoux.

Je vous laiſſe à vos réflexions; mais je le repete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera ſi vous re-

jettez mes offres. La tirannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité: vous ſerez ſacrifiée à la chimere des conditions (*d*): Il faudra contracter un engagement deſavoué par le cœur. L'approbation publique ſera démentie inceſſamment par le cri de la conſcience; vous ſerez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vint détruire en un inſtant tout l'effet de mes ſoins.

(*d*) La chimere des conditions! C'eſt un pair d'Angleterre qui parle ainſi! & tout ceci ne ſeroit pas une fiction? Lecteur, qu'en dites-vous?

LETTRE IV.

De Julie à Claire.

OH, ma chere ! dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumiere de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que floter entre des paſſions contraire : mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que ſi je viens par hazard à

prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel Epoux mon pere me deſtine ; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuſe ? l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au deſeſpoir ; en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du deſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes con-

conſeils ſont ſuivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié. Pren donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puis que tu as commencé; ſupplée à mon courage abatu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le connois mieux que moi. Appren-moi donc ce que je veux & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon Ange. Ah! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore! Douce & raviſſante union des ames! délices inexprimables, même au ſein des remords! Dieux! que ſeriez vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence ſeroient encore en mon pouvoir? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de

joie entre un époux adoré, & les chers gages de ſa tendreſſe! ..... & j'héſite un ſeul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne ſuis pas déja femme vertueuſe, & chaſte mere de famille? ..... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir ſortir de mon aviliſſement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je ſaurai remplir à mon tour les devoirs ſacrés qu'ils ont remplis envers moi! ..... & les tiens? fille ingrate & dénaturée; qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Eſt-ce en plongeant le poignard dans le ſein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui deshonore ſa famille apprendra-t-elle à ſes enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendreſſe d'un pere & d'une mere idolâtres, Abandonne les au regret de t'avoir fait naitre; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre ..... & jouïs, ſi tu

peux,

peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quiter furtivement ſon pays; deshonorer ſa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parens, & toi-même! & toi, ma douce amie! & toi, la bien-aimée de mon cœur! toi dont à peine dès mon enfance, je puis reſter éloignée un ſeul jour; te fuir, te quiter, te perdre, ne te plus voir! ..... ah non! que jamais ..... que de tourmens déchirent ta malheureuſe amie! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas, je m'égare. Tant de combats paſſent ma force & troublent ma raiſon; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeule. Ou choiſis ou laiſſe moi mourir.

LETTRE V.

Réponſe.

TEs perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les ſens & ne les puis appaiſer; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une ame agitée; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoit peut ſe taire devant un conſeil deſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autoriſe & le condanne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe tait ou s'oppoſe à lui-même; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni reſter indéciſe ni bien choiſir; tu n'as que des peines à comparer,

parer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien par ce qu'il me coûte que ce ſera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule regle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la reſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître

ſi ce cœur qui t'aime connoit ces timides precautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pere & une mere chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, dequoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflame pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mur un homme auſſi froid que M. de Wolmar s'attendriſſe en te voyant, pour la premiere fois de ſa vie; que toute une famille t'idolatre unanimement; que tu ſois chere à mon pere, cet homme ſi peu ſenſible, autant & plus, peut-être, que ſes propres enfans: que les amis, les connoiſſances, les domeſtiques, les voiſins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt: Voila, ma chere, un concours moins

vrai-

vraiſemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perſonne quelque cauſe particuliere. Sais-tu bien quelle eſt cette cauſe? Ce n'eſt ni ta beauté, ni ton eſprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire: mais c'eſt cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale; c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut reſiſter à tout, hors à la bienveuillance, & il n'y a point de moyen plus ſûr d'acquerir l'affection des autres que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi; pluſieurs ont autant de graces; toi ſeule as avec les graces, je ne ſais quoi de plus ſéduiſant qui ne plait pas ſeulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec ſurpriſe l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami; tu vois ſon zele pour ton bonheur; tu reçois avec admiration ſes offres généreuſes; tu les attribues à la ſeule vertu, & ma Julie de s'attendrir! Erreur, abus, charmante Couſine! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais croi-moi, ce zele tout pur qu'il eſt, ſeroit moins ardent ſi dans la même circonſtance il s'addreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami, qui, ſans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voila ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe; elles transforment pour ainſi dire les autres en elles-mêmes; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur reſiſte: on ne peut les con-

connoitre ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils ſeront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, Couſine; à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma 'l penſier più conforme.

Que

Que penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puiſſe ne regner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joye que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe? Ce moment fut critique, ma Julie; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe deſormais ſéparer.

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de l'amour; c'eſt l'empire de la beauté; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or ſi rien de tout cela nous eut pu diviſer, cette diviſion ſeroit déja faite; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura longtems à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant! plut-au-Ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien; je le garde avec plaiſir, je le céderois avec joye.

A l'égard des prétentions ſur la figure j'en

j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout à fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte, mais je suis assés jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te ceder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner

ner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon: mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que ſoit ton deſtin je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis; ſi tu reſtes, je reſte: j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte; ton ſort doit être le mien, & puiſque nous fumes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premierement, quant à ma famille, ſi je quite un pere facile, je quite un pere aſſés indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendreſſe: car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup

plus

plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui reſteront, à peine ſaura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclurre? *Manco-male*, ma chere; c'eſt à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en conſoler. Pour moi, quoique j'eſtime ſon caractere, que je ne ſois pas ſans attachement pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Di-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe? En vérité, je ne le ſens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & paſſable comme je ſuis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Pren bien garde, Couſine, que quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu

ne

ne doives point héſiter, ni que je veuilles t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelques liens à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.

BILLET.

De Julie à Claire.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ſerai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

De Julie à Milord Edouard.

VOtre Lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y ſera pas moins ſenſible quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes. Nous ne ſavons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la votre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

Qu'il me ſeroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refuſé! Mais, Milord, je le vois avec deſeſpoir, elle trompe vos bons deſſeins; mon ſort cruel l'emporte ſur votre

tre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne ſert qu'à m'en rendre la privation plus ſenſible. Vous donnez une retraite agréable & ſûre à deux amans perſécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union ſolennelle, & je ſais que ſous votre garde j'échaperois aiſément aux pourſuites d'une famille irritée. C'eſt beaucoup pour l'amour, eſt-ce aſſés pour la félicité ? Non, ſi vous voulez que je ſois paiſible & contente, donnez-moi quelque azile plus ſûr encore, où l'on puiſſe échaper à la honte & au repentir. Vous allez au devant de nos beſoins, & par une généroſité ſans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deſtinés au votre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah Milord ! ſerai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui

que m'a donné la nature?

Voila la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettte au deſeſpoir? Hélas! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bornes de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas être déja coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée,

née, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre eſpoir d'autre plaiſir qu'en moi ſeule? Un pere preſque ſexagenaire! une mere toujours languiſſante! Moi leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs? la terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation, & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les deshonore? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à ſa place, elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-

là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes: mais, Milord, vous n'êtes pas marié ne ſentez vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conſeiller les enfans d'autrui? Quant à moi, mon parti eſt pris; mes parens me rendront malheureuſe, je le ſais bien; mais il me ſera moins cruel de gemir dans mon infortune que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame ſenſible, félicité ſi charmante & ſi déſirée, va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreu-

reuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez: ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentimens qui caractériſe les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon deſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eut point péri.

Non, non; cette affection ſecrette qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout

ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoitre ; vous ferez plus encore s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut-être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage !

LET-

LETTRE VII.

De Julie.

ET toi auſſi, mon doux ami! & toi l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés; je les aurois ſupportés avec patience: mais toi pour qui je les ſouffre! ah ceux qui me viennent de toi me ſont ſeuls inſuportables, & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres! Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouiſſent avec ton courage! Combien de fois je me flatai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abatue! Combien de fois j'eſſuyai mes

larmes ameres en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne; je suis coupable, mais il est vertueux; mille ennuis m'assiegent, mais sa constance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédomagement de toutes mes pertes? Vain espoir que la premiere épreuve a détruit! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu? Où sont ces fieres maximes? qu'est devenue cette imitation des grands hommes? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maitresse? Quel pretexte excusera desormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amoli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abatu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me

voir

voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abbaiſſe juſqu'à la cruauté? tu m'oſes faire des reproches? tu t'oſes plaindre de moi? ... de ta Julie? ... barbare! ... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager? Ah ſi tu pouvois douter de mon cœur que le tien ſeroit mépriſable! ... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet inſtant même où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi? Que tu rougirois de tes duretés ſi tu connoiſſois

quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances! Quelque jour, j'oſe m'en flater encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la deffenſe de mon pere; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre il falut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Di-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon deshonneur? Vien cruel, ſi tu le crois,

crois, vien recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Vien, ne crains pas d'être deſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons ſenti l'un pour l'autre; je ſuis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me ſont inſupportables. ô Dieu! comment peut on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a ſi grand beſoin de conſolation? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas. Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais, il ne

forma d'union ſi parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie? Comment n'entens-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés! Combien ſi tu partageois mes maux ils te ſeroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton ſort déplorable! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon Sexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre? Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible; en proye à mille peines paroitre joyeuſe & contente; avoir l'air ſerein

& l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penſe ; déguiſer tout ce qu'on ſent ; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie : voila l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tirannie des bienſéances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échape à l'eſclavage ; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impoſe pas on n'aſſervit qu'un corps ſans ame : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité. Il en eſt de plus ſages ? ah, je le ſais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles ſont heureuſes ! Elles reſiſtent ? J'ai voulu reſiſter. Elles ſont plus vertueuſes ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois

toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus? ..... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole! .... mais moi que vais-je devenir?.... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour! qui me conſolera donc dans mes peines? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je aſſés de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je céde? où trouverai-je aſſés de force pour reſiſter, dans l'abbatement où je ſuis? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité! Je crois déja ſentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiſſant déchirer mon cœur! Privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je

n'ai

n'ai fait que nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eſt ſans dédomagement.

C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le tems même qui guerit tout ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes: Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur & jouïs au moins de tes premieres vertus, comment t'oſes-tu dégrader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'eſt-ce pas aſſés du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon oppro-

opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aye ceſſé de l'être ; ne me deshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre effeminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déja deſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſperer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflamer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe ; la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédomagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel, dans ton mal-

malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & cheris cet homme trop généreux qui daigne aux dépends de ſon repos prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

De Claire.

VOus avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt, & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſurtout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh que de pareils amans ſont à craindre & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne!

Cro-

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible; vous lui devez les plus tendres conſolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juſte; je lui ai ſuggeré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le votre; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parens à la honte & au deſeſpoir, & j'ai peine

ne à comprendre par raport à vous même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépends du ſien.

Quoiqu'il en ſoit, voila ma conduite & mes torts, & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voila dequoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repents d'avoir ni favoriſé ni combatu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intereſſai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, &

ne

ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rapeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du votre un auſſi mauvais precepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maitre.

LET-

LETTRE IX.

De Milord Edouard à Julie.

NOus l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les repare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quel-

quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théatre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (*e*). Les ſiens ſont ſu-

(*e*) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où généralement parlant les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvénir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir? Il ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

périeurs à bien des égards, & je ne desespere pas de lui voir faire en peu de tems à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attens cet état

pour

pour le livrer à lui-même: Je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Régianino, je vous le rendrai en repassant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'otant pour quelques jours.

LETTRE X.

A Claire.

POurquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux ſur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'aviliſſement où je ſuis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuſe amie, qui fûtes ſi ſouvent mon refuge, j'oſe encore verſer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiſſant; j'oſe encore implorer vos conſolations contre le ſentiment de ma propre indignité; j'oſe recourir à vous quand je ſuis abandonné de moi-même. Ciel, comment un homme auſſi mépriſable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle

que

que je ne ſuis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rempant & ſi bas! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante Couſine (*f*); connoiſſez mon crime & mon repentir; ſoyez mon Juge & que je meure; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé deſeſpoir: vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état,

(*f*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Couſine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

tat, moins j'imaginois qu'il fut poſſible de renoncer volontairement à Julie; & l'amertume de ce ſentiment jointe à l'étonnante généroſité de Milord Edouard me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Milord avec le Baron d'Etange; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté; la querelle qui en dériva; la défenſe de me voir; la réſolution priſe de me faire partir; la diligence & le ſecret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'em-

qu'emmené; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zele de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisament convaincu, & je n'attendis que la réponse, dont j'esperois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrames assés tard, & je sus qu'il y avoit un pacquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous sé-

parant. Je lui laiſſai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe ..... je reſpecte votre vertu .... mais je plains votre erreur ..... A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtingai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne fouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma Couſine! c'eſt là ſurtout que je pus reconnoitre l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles; quand ils veulent écoûter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire: Mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſ-

ſeins

feins ſecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois ſans ceſſe, lui firent connoître enfin le ſujet de ma fureur. Il ſourit; puis il me dit froidement; vous avez perdu la raiſon, & je ne me bats point contre un inſenſé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir? Je ſentis dans l'accent de ce diſcours je ne ſais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le ſon de ſa voix me remua le cœur; je n'eus pas jetté les yeux ſur les ſiens que tous mes ſoupçons ſe diſſipérent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inſtant de ce changement; il me tendit la main. Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eut précedé ma juſtification, je ne vous aurois vû de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire;

mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'apuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouïs de celui que j'oſois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration de regrets & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah qu'il faſſe deſormais ce qu'il lui plaira! ſon ame ſublime eſt au deſſus de celles des hommes, & il n'eſt pas plus permis de reſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui s'ad-

s'addreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lû la ſienne, & d'être inſtruit de la réſolution de votre Couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites, quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature me déſole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'el-

le a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Couſine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au votre oſeront traiter de chimere: ah ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les merite plus, mais qui les deſire plus ardemment & en a plus beſoin que jamais; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point tom-

tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens raminer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brulé; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter ſans ceſſe. O chere amante dont je dois honorer le choix! O mes amis dont je veux recouvrer l'eſtime! mon ame ſe réveille & reprend dans les votres ſa force & ſa vie. Le chaſte amour & l'amitié ſublime me rendront le courage qu'un lâche deſeſpoir fut prêt à m'ôter: les purs ſentimens de mon cœur me tiendront lieu de ſageſſe; je ſerai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, ſi je puis m'en relever un inſtant. Je ne ſais, ni ne veux ſavoir quel ſort le Ciel me reſerve; quel qu'il puiſſe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me ſervira d'égide, & rendra mon ame invulnerable

aux coups de la fortune. N'ai-je pas assés vécu pour mon bonheur? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant; pouvoit-il moins faire? Il fut aimé de Julie!

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables!* Que signifient ces mots? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots .... jamais quoiqu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mot-là.

LETTRE XI.

De Julie

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joye y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante Lettre à ma Couſine eſt venue me deſabuſer; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſeché d'ennuis & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi,

de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon deſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter, dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits; ce ne ſera jamais aſſés pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu vas tenter

tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi; vois quels ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédomage plus tard du progrès des ans;

Frutto ſenile in ſu 'l giovenil fiore

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appéſanti ta perſonne: la fade galanterie n'a point retréci ton eſprit, ni hébêté ta raiſon. L'ardent amour en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le pere t'a donné cette élevation d'idées & cette juſteſſe

teſſe de ſens (*g*) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vû ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil: tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi? ..... O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie?..... Il le faut; il faut nous ſéparer ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chére idée t'animer, te conſoler durant cette amere & longue ſéparation! puiſſe-t-elle

(*g*) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le votre.

t-elle te donner cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & dompte la fortune! Hélas, le monde & les affaires ſeront pour toi des diſtractions continuelles, & feront une utile diverſion aux peines de l'abſence! Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule ou livrée aux perſécutions, & tout me forcera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi avec mes propres maux je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer!

Je frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courrir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'eſt pas à moi jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi,

toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoitre ton cœur: N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces tristes raisonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame; c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos pas-

passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer (*b*). Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au dessus de nous mêmes, au recit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune ou de la vertu? songe à celle que le cœur préfere quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas tu jamais de désirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Eliogabale? Pourquoi, s'ils étoit heureux, tes désirs ne te mettoient

(*b*) La véritable philosophie des Amans est celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe; un lecteur froid ne peut le souffrir.

toient ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaiſir? Desquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit l'Athénien buvant la Cigue, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Regulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois-pas que ce ſentiment fut particulier à toi ſeul; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; ſi tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui vou-

voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit-être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne moi ces tranſports, mon aimable ami; tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage: car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu ſais dire. S'il n'eſt pas queſtion d'être un Caton ni un Regulus, chacun pourtant doit aimer ſon pays, être intègre & courageux, tenir ſa foi, même aux dépens de ſa vie. Les vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même, & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu ſentiras donc que la grandeur

de

de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut-être heureux s'il ne jouït de ſa propre eſtime; car ſi la véritable jouïſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des pieges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats: Mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice; je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore: Je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta ſageſſe fera le reſte; car c'eſt beaucoup

pour

pour s'en garantir que d'avoir ſû les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré ni dans le cœur qui le poſſede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être ſenſible, & toujours ignoré du faux ſage qui s'arrête au plaiſir du moment faute de connoître

un

un bonheur durable. Que ſerviroit donc d'acquerir un de ces avantages aux dépends de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux ſavoir que moi, qui n'ai fait qu'empoiſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble? Laiſſe donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & ſois ſûr que s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui eſt bon & honnête ; n'écoute que tes propres deſirs, ne ſuis que tes inclinations naturelles; ſonge ſurtout à nos premieres amours. Tant que ces momens

purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouïr d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir poſſeder ce qu'on aime, il faut garder le méme cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon ſecond point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une ame forte: mais un amour tel que le notre l'anime & la ſoutient tant qu'il brule; ſitot qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Di-moi, que ſerions-nous ſi nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir, & pourrois-tu te reſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un hom-

me ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embuches à ta fidélité. L'insinuante coqueterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs; tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout à coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs,

firs, & mille regrets amers naitront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux ami ! ah, ſi jamais tu m'oublies .... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre ; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere ; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoiqu'il

arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquietude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A Julie.

O *Qual fiamma di gloria, d'onore,*
Scorrer ſento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te!

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang; tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brule comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que des ordres? Crois que ſi je m'oublie au point d'avoir beſoin de raiſons pour bien faire, au moins ce n'eſt pas de ta part, ta ſeule volonté me ſuffit. Ignores-tu que je ſerai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te deſobéir. Oui, j'aurois brulé le Capitole ſi tu me

l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choſes; mais ſais-tu bien pourquoi je t'aime ainſi? Ah! fille incomparable! c'eſt parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à perſonne ſans mon conſentement, n'eſt-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne ſera point violée: J'ignore dans la carriere où je vais m'eſſayer pour te complaire à quel ſort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'himen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'exiſte que pour elle, & mourrai libre ou ſon époux. Adieu, l'heure preſſe & je pars à l'inſtant.

LETTRE XIII

A Julie.

J'Arrivai hier au ſoir à Paris, & ce l qui ne pouvoit vivre ſéparé de to par deux rues en eſt maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plain-moi, plain ton malheureux ami. Quand mon ſang en longs ruiſſeaux auroit tracé cette route immenſe, elle m'eut paru moins longue, & je n'aurois pas ſenti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ſi du moins je connoiſſois le moment qui doit nous rejoindre ainſi que l'eſpace qui nous ſépare, je compenſerois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs eſt couverte des tenebres de l'avenir: Le terme qui doit la

borner ſe dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô ſupplice ! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe leve & ne me rend plus l'eſpoir de te voir; il ſe couche & je ne t'ai point vue : mes jours vuides de plaiſir & de joye s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte, elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chere & tendre amie de mon cœur, Hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé ?

Que cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie, & puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abatre. Une des conſolantes idées qui ſont le fruit de ta derniere lettre eſt que je me trouve à préſent porté

té par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est là ton triomphe! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond

de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inſpirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon ame. Julie, eh qu'aurois-je été ſans toi? La froide raiſon m'eut éclairé, peut-être ; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je ſaurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſuſſent aimer!

En méditant en route ſur ta derniere lettre,

lettre, j'ai réſolu de raſſembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne ſache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire ſans ceſſe, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main cherie qui ſeule peut faire mon bonheur. Mais inſenſiblement le papier s'uſe, & avant qu'elles ſoient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choiſir exprès pour cela. Il eſt aſſés gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſés jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupations charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quitera de mes jours; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il ſera pour moi le contrepoiſon des maximes qu'on y reſpi-

re; il me consolerera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux; toute belle qu'elle me paroit, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah Julie! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi? Non non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport

de

de mon cœur que s'alluma dans lui cette flame éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſai-je vue que ce premier inſtant, c'en étoit déja fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur paſſé, ſon ſeul ſouvenir ſuffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppreſſé du poids de tes charmes, je ne reſpire qu'en eux ? Maintenant que ma premiere ame eſt diſparue, & que je ſuis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi, de t'exprimer ſi mal tout ce que je ſens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me ſéduire ! en eſt-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conſpire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on briſe ce fidelle miroir de Julie, ſa pure image ne ceſſera de briller juſques dans le dernier

fragment; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde & de ſes projets en ma faveur: mais je crains qu'il ne s'acquite mal de cette promeſſe par raport à ſes arrangemens préſens. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au deſſus de ma naiſſance, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'ex-

cédent

cédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

LETTRE XIV.

A Julie.

(*) J'Entre avec une ſecrette horreur dans ce vaſte deſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreu-

(*) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie ſur ces rélations, je crois pouvoir dire que ſi j'avois à les faire & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que ſans y avoir fait un fort grand rolle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces Lettres comme elles ſont. Que les lieux-communs

affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille ſoins officieux n'y ſemblent voler au devant moi. Mais c'eſt préciſément dequoi je me plains. Le moyen

communs uſés reſtent; que les obſervations riviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que juſqu'à la fin de ſa vie ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

moyen d'être auſſitôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vû? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traitte comme un ami de vingt ans, ne me traittât au bout de vingt ans comme un inconnu ſi j'avois quelque important ſervice à lui demander; & quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour

être

être refusées, mille especes de pieges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la proprieté, la communauté des biens seroit ici presque établie, le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eut eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au devant des besoins d'autrui,

trui, & cette facile tendreſſe de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces ſentimens ſuſpects & de cette confiance trompeuſe, veux je chercher des lumieres & de l'inſtruction? C'en eſt ici l'aimable ſource, & l'on eſt d'abord enchanté du ſavoir & de la raiſon qu'on trouve dans les entretiens, non ſeulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes: le ton de la converſation y eſt coulant & naturel; il n'eſt ni peſant ni frivole; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoques. Ce ne ſont ni des diſſertations ni des épigrammes; on y raiſonne ſans argumenter; on y plaiſante ſans jeux de mots; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatire aigue l'adroite flaterie & la morale auſtere. On

y

y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire; on n'approfondit point les queſtions, de peur d'ennuyer, on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élegance; chacun dit ſon avis & l'appuye en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le ſien; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes? A juger ſainement des choſes du monde? à bien uſer de la ſociété, à connoitre au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler à force de philoſo-

loſophie tous les principes de la vertu, à colorer de ſophismes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoitre le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zele les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les

trois

trois (*). Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux; point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs

(*) On doit paſſer ce raiſonnement à un Suiſſe qui voit ſon pays fort bien gouverné, ſans qu'aucune des trois profeſſions y ſoit établie. Quoi! l'Etat peut-il ſubſiſter ſans defenſeurs? non, il faut des défenſeurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être ſoldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp, magiſtrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoiſſoit pas ces bizarres préjugés d'états qui les ſéparent & les deshonorent.

leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoiſſent: là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroitre & qu'ils n'ont point lû, ſur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſiſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingtquatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent, & comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entre eux, c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un

flux

flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne ſavent preſque jamais dequoi il eſt queſtion. Chaque coterie a ſes regles, ſes jugemens, ſes principes qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maiſon eſt un fripon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcritte. Quiconque aime à ſe répandre & fréquente pluſieurs ſociétés doit être plus fléxible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte en entrant ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la poſe de même en ſortant & reprenne s'il veut la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſurtout d'un moraliſte qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses Ecrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes differentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air Cavalier; le financier fait le Seigneur; l'Evêque

vêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philoſophie, l'homme d'Etat de bel-eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien ſe met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eut raiſon quand il donnoit la préférence à leur Société; mais ce qui étoit vrai de ſon tems ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (*).

Ainſi

(*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: Car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, &

Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne répréſentent point leurs penſées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus rélative à ma ſituation particuliere qu'au véritable état des choſes, & ſe réformera ſans doute ſur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où

la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches ſont preſque par tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, juge ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un deſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentimens & de vérité qui change à chaque inſtant & ſe détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frapent l'œil un moment, & diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on les veut ſaiſir ? Juſqu'ici j'ai vû beaucoup de maſques; quand verrai-je des viſages d'hommes?

LETTRE XV.

De Julie.

OUi, mon ami, nous ſerons unis malgré notre éloignement ; nous ſerons heureux en dépit du ſort. C'eſt l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des diſtances, & les notres ſe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le ſentiment de l'abſence, & de ſe rapprocher en un moment. Quelquefois même on ſe voit plus ſouvent encore que quand on ſe voyoit tous les jours ; car ſitôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble. Si tu goûtes ce plaiſir tous les ſoirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus ſolitaire ; je ſuis environnée de

tes-

tes veſtiges, & je ne ſaurois fixer les yeux ſur les objets qui m'entourent, ſans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'aſſiſe:
Quì ſi rivolſe, e quì ritenne il paſſo;
Quì co' begli occhi mi trafiſe il core:
Quì diſſe una parola, e qui ſorriſe.

Mais toi, ſais-tu t'arrêter à ces ſituations paiſibles? ſais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur ſans émouvoir les ſens, & tes regrets ſont-ils aujourd'hui plus ſages que tes déſirs ne l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah tu ne ſens pas, non, ton cœur peu délicat ne ſent pas combien l'amour s'offenſe d'un vain hommage; tu ne ſonges

ni que ta vie eſt à moi ni qu'on court ſouvent à la mort en croyant ſervir la nature. Homme ſenſuel, ne ſauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amans ſéparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions en liſant ton Plutarque, ſur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ſes triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en ſeroit aſſés, diſions-nous, pour le rendre inſipide & mépriſables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! dequoi jouïs-tu quand tu es ſeul à jouïr? Ces voluptés ſolitaires ſont des volup-

voluptés mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Di-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eſt la rélation de ta derniere Lettre? Ne ſeroit-ce point là par hazard du bel-eſprit? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe? Que veux-tu qu'une pauvre Suiſſeſſe entende à ces ſublimes figures? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déja donner à ton eſprit la teinte de celui du pays? Prend garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce

fond-là. A ton avis les *traſlati* du Cavalier Marin dont tu t'es ſi ſouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit on pas ſuer le feu (*) dans un ſonnet?

Obſerver en trois ſemaines toutes les ſociétés d'une grande ville; aſſigner le caractere des propos qu'on y tient, y diſtinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penſe; voila ce qu'on accuſe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés poſément. Je n'approuve pas non plus qu'on diſe du mal du pays où l'on vit & où l'on eſt bien traité:

(*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un ſonnet du cavalier Marin.

té: j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépends de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit: je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées & ne fasse joüer sa phrase aux dépends de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François; je te trouve à toi-même du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment; je parle de cette gentillesse de stile qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert.

Eh Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime! n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le tems de ſe montrer dans nos tête-à-têtes, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement le pourroient-elles ſupporter? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe & que l'exceſſive joye elle-même arrache des pleurs plutôt que des

ris,

ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte; mais je veux que ſa gaité ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire où tolere; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'addreſſer: car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne; elle m'en a dicté ſur tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini

qu'elle protege & que tu plaisantes.

Mais sais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur? C'est son prochain mariage. Le contract fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quiter. Elle traite tout cela de sotes simagrées, & soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle

sera

ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaiment à la noce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaines qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoiqu'elle en diſe, comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux! Ils s'aiment; ils vont s'épouſer; ils jouïront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire d'avantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens; mais j'en ai eu une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI.

A Julie.

QUe les paſſions impétueuſes rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené ſe nourrit aiſément de chimeres, & qu'il eſt aiſé de donner le change à des deſirs extrêmes par les plus frivoles objets! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit cauſés ta préſence, & dans l'emportement de ma joye un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abſence, & le ſeul auquel la raiſon ne peut rien, c'eſt l'inquietude ſur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa ſanté, ſa vie, ſon repos, ſon amour, tout échape à qui craint de tout perdre; on n'eſt pas plus ſûr du préſent que de l'avenir, & tous les accidens poſſibles ſe réaliſent ſans ceſſe dans l'eſprit d'un amant qui

qui les redoute. Enfin je reſpire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O abſence! ô tourment! ô bizarre eſt funeſte état, où l'on ne peut jouïr que du moment paſſé, & où le préſent n'eſt point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inſéparable, j'aurois reconnu ſa malice dans la critique de ma relation, & ſa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne reſterois pas ſans réplique.

Premierement, ma Couſine; (car c'eſt à elle qu'il faut répondre.) quant au ſtile, j'ai pris celui de la choſe; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converſations à la mode, & ſuivant un ancien precepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines ſociétés. D'ailleurs, ce n'eſt pas l'uſage

l'uſage des figures, mais leur choix que e blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin de métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres mêmes en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géomêtre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un même jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces dégrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, grace au ſoin que vous avez pris de les iſoler ; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous ſavez ſi bien faire parler, étoient ſeparés l'un de l'autre, & de votre viſage ; Couſine, que penſez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi,

rien

rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La premiere choſe qui ſe préſente à obſerver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la Société? Hébien, c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte ſaute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les Coteries, moliniſtes dans l'une, janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impots, un prélat le déréglement; quand j'entens une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un Abbé de Religion,

ligion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclurre à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'eſt aſſés plaiſanter avec la Couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la Satire que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent répondre; car je ſais diſtinguer la critique badine, des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver: Car ſi le caractere des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment

moi

moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne ferois pas, non plus, si maladroit que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales diffèrent moins entre elles que les Peuples, & que les caracteres nationnaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entre elles me donneroient le génie par-

particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui ſe trouveroit par tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoitre l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes rélations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe, & rapprochées, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens,

me

me mener encore à la connoiſſance des Peuples, mais par une voye ſi longue & ſi détournée que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aye obſervé tous les autres.

Veuilles donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatire nationale. Ce ne ſont point les pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des Peuples; ainſi

malgré

malgré les préjugés dominans je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blamable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déja contribué pour ma part au deſordre que j'y remarque; peut-être un trop long ſéjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de reſſembler, & m'ani-

mer au pur zele de la vérité par le tableau de la flaterie & du menſonge.

Si j'étois le maitre de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir d'autres ſujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais: mais, chere amie, pour avoir la force de ſupporter le fracas du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de te préparer des rélations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoitre & des obſta-

obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre eſt arrivée heureuſement pour le prolonger, & j'admire en le voyant ſi court combien de choſes ton cœur m'a ſû dire en ſi peu d'eſpace. Non, je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoitroit pas, s'il avoit une ame ſemblable aux notres : Mais comment ne te pas connoitre en liſant tes lettres? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres qui te peignent ſi bien font quelquefois ſur ton idolâtre amant le même

effet que ta préſence. En les reliſant je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & petille, une fureur me fait tréſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein.... objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux?.... ah vien!.... je la ſens.... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre.... Il eſt vrai, chere Amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careſſes; tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux! Puiſ-

Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames! Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte! Mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux? Ne ſens-tu pas que l'excès de nôtre miſere n'eſt point non plus ſans dédomagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le deſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & nous regarderions

comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre d'exiſtence préférable à la notre, & comme la divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouïſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

LETTRE XVII.

A Julie.

ENfin me voila tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frape, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter: comme tout n'eſt que vaine ap-

parence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoitre. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir reflechir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frape le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des

des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: Mais cela même eſt preſque impoſſible; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans

les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de réligion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien? Je ſuis réduit à m'abbaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce qu'il y a de bon dans la ſociété que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres juſqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-

on

on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais auſſi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, ſurtout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde par tout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté & non d'un eſprit de parti. Voila ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſ-

ſances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſociétés moins nombreuſes & plus choiſies. Je ne m'étois trouvé juſqu'à préſent qu'à des dinés réglés où l'on ne voit de femme que la maitreſſe de la maiſon, où tous les deſœuvrés de Paris ſont reçus pour peu qu'on les connoiſſe, où chacun paye comme il peut ſon diné en eſprit ou en flaterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'aûberges.

Je ſuis maintenant initié à des miſteres plus ſecrets. J'aſſiſte à des ſoupés priés où la porte eſt fermée à tout ſurvenant & où l'on eſt ſûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, ſinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'eſt là que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; C'eſt là que régnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatiri-

tiriques; c'eſt là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcretement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la cronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonage, chaque interlocuteur ſans y penſer peint encore beaucoup mieux le ſien; c'eſt là qu'un reſte de circonſpection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, ſous lequel feignant de rendre la ſatire plus obſcure on la rend ſeulement plus amere; c'eſt là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les ap-

peller ſatiriques ; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général la ſatire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & dequoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris ſurtout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt inéfaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la

vertu,

vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupés.

Ce qui m'a le plus frapé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles régnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire & qu'il n'y eut là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment en soupant chez ta Cousine ou chez toi; nous savions, en dépit de la contrainte & du mistere, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du raport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le

doux

doux ſentiment d'un cœur à l'autre.

Si la converſation ſe tourne par hazard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du tems mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt reduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voila, hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné

du

du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. (*) Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſéveres; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtére ſans conſéquence, & l'on ne ſeroit pas fâché, pour rabatre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut que le ſage

(*) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun rencherit; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain pacquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une répréſentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

ge même n'y put atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous, inſtruits par l'expérience du monde & ſurtout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible, toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

Malgré cette aviliſſante doctrine, un des ſujets favoris de ces paiſibles entretiens c'eſt le ſentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié; cela ſeroit d'une fadeur à mourir. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales & quinteſſencié par tout ce que la métaphiſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du ſentiment, ni ſi peu com-

compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs grossiers n'ont jamais rien sû de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pedans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtems ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est com-

compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent des procedés; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir; car nul homme n'oſe être lui même. *Il faut faire comme les autres*; c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. - *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voila la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer ſavoir des nouvelles, quand il faut ſe faire écrire, c'eſt à dire, faire une viſite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire ſoi-même; quand il eſt permis d'être chez ſoi; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y ſoit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejet-

rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (*), combien de tems on doit pleurer à la campagne; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville; l'heure & la minutte où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la fois la même choſe dans la même circonſtance: Tout va par tems comme les évolutions d'un régiment en bataille: Vous diriez que ce ſont autant de marionétes clouées ſur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'eſt pas poſſible que tous ces

(*) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fut-il même notre Pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au dehors ; car il eſt beaucoup plus eſſenciel de fuir la fauſſeté, que de s'aſſervir aux bienſéances.

ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les penétrer par d'autres moyens pour les connoitre; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théatres, sur deux desquelles on représente des Etres chimériques, savoir sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des scaramouches; sur l'autre des Dieux, des Diables, des sorciers. Sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent

ſent de tems en tems ſur la ſcene. Pluſieurs de ces pieces ſont tragiques mais peu touchantes, & ſi l'on y trouve quelques ſentimens naturels & quelque vrai raport au cœur humain, elles n'offrent aucune ſorte d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tirannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tra-

tragédies grecques rouloient ſur des événemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flame héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Térence & Plaute ſe tromperent dans leur objet; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le ſeul Moliere peignit

gnit plus naïvement encore celles des François du ſiecle dernier à leurs propres yeux. Le Tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théatre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cent mille ames dont il n'eſt jamais queſtion ſur la Scene. Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient deshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-

mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la Comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitans de la terre; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un Caroſſe, un Suiſſe, un maitre d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde; ce ſont des Bourgeois, des hommes, du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un caroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, ſi ce n'eſt pour le mal qu'ils font. C'eſt pour eux uniquement que ſont faits les ſpectacles. Ils s'y mon-

montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre & comme représentans aux deux côtés ; ils sont personnages sur la scene & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la Sphere du monde & des auteurs se retrécit ; c'est ainsi que la scene moderne ne quite plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théatre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voila de quoi fut cause Moliere lui-même ; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules

Marquis furent le premier modele des petits-maitres bourgeois qui leur succéderent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scene françoise; peut-être est-ce qu'en effet le françois parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'a ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tiran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voila ce qu'on peut dire en sortant des pieces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur Successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes

généra-

générales. Quelque agités qu'ils puiſſent être, ils ſongent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une Sentence leur coute moins qu'un ſentiment; les pieces de Racine & de Moliere (*) exceptées, le *je* eſt preſque auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcene françoiſe que des écrits de Port-Royal, & les paſſions humaines auſſi modeſtes que l'humilité Chrétienne n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité manierée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage ni à l'auteur de revetir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcene, mais le

(*) Il ne faut point aſſocier en ceci Moliere à Racine; car le premier eſt, comme tous les autres, plein de maximes & de ſentences, ſurtout dans ces pieces en vers: Mais chez Racine tout eſt ſentiment, il a ſu faire parler chacun pour ſoi, & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de ſa nation.

le tient toujours enchainé ſur le théatre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes; & ſi le deſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion & n'y veut que de l'eſprit & des penſées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvû qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer dequoi fournir au caquet après la piece, & l'on

l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonage qu'il répréſente. Cet homme qui parle en maitre du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier ſauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entierement l'illuſion dont ils voyent que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonage, on ne voit, non plus, que l'Auteur dans le drame, & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Cor-

neille n'étoit pas tailleur ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? ſitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé ? l'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes, & un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent guere à leurs diſcours je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours ſans égard à leurs œuvres ; je vois auſſi que dans une grande ville la

ſocié-

ſociété paroit plus douce, plus facile, plus ſûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore là que des apparences, & ſous ſes dehors ſi ouverts & ſi agréables les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les notres. Etranger, iſolé, ſans affaires, ſans liaiſons, ſans plaiſirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à ſentir l'ivreſſe où cette vie agitée & tumultueuſe plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frapent n'attache mon cœur, mais tous enſemble en troublent & ſuſpendent les affections, au point

d'en oublier quelques inſtans ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentimens ſous la clef, pour en prendre d'autres qui ſe prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Inſenſiblement je juge & raiſonne comme j'entens juger & raiſonner tout le monde. Si quelques fois j'eſſaye de ſecouer les préjugés & de voir les choſes comme elles ſont, à l'inſtant je ſuis écraſé d'un certain verbiage qui reſſemble beaucoup à du raiſonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philoſophe qui regarde à la réalité des choſes; que le vrai ſage ne les conſipere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour loix, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les ſoux.

Forcé de changer ainſi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix

prix à des chimeres, & d'impoſer ſilence à la nature & à la raiſon, je vois ainſi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes deſirs & de regle à mes actions, je flote de caprice en caprice, & mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, conſterné, de ſentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé ſi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le ſoir pénétré d'une ſecrette triſteſſe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un balon rempli d'air. O amour! ô purs ſentimens que je tiens de lui! .... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel tranſport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité? Combien je m'applaudis

d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprens avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.

LETTRE XVIII.

De Julie.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt à dire de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui, tous les

ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échaper en partie. La voila dans un nouvel ordre de choſes, la voila ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur qui n'étoit qu'à nous ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zele; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut aggréer ou déplaire à ſon mari.

Nous

Nous n'avons pas beſoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix ſeules de l'amitié ſuffiſent. Celui qui pour ſon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ſes intentions ſuffiſoit pour la juſtifier à ſes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deſtinés l'un à l'autre, & ſon cœur ſenſible & pur alliant la plus chaſte pudeur pour elle-même à la plus tendre compaſſion pour ſa coupable amie, elle couvroit ma faute ſans la partager: Mais à préſent, tout eſt changé; elle doit compte de ſa conduite à un autre; elle n'a pas ſeulement engagé ſa foi, elle a aliéné ſa liberté. Dépoſitaire en même tems de l'honneur de deux perſonnes, il ne lui ſuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle ſoit honorée; il ne

lui

lui ſuffit pas de ne rien faire que de bien; il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle eſt blamable; & fut-elle innocente, elle a tort ſitôt qu'elle eſt ſoupçonnée; car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Je ne vois pas clairement ſi toutes ces raiſons ſont bonnes; tu en ſeras le juge; mais un certain ſentiment intérieur m'avertit qu'il n'eſt pas bien que ma Couſine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le diſe la premiere. Je me ſuis ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnemens, jamais ſur les mouvemens ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

Sur ce principe j'ai déja pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crain-

te

te d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant ; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'addreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voye la plus ſûre que nous pourrions choiſir ; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit

pour

pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice? Ah n'eſt-ce pas aſſés pour moi d'être coupable ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y penſons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais auſſi moins répréhenſible, en ce qu'il ne compromet perſonne & ne nous donne aucun confident; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Boſquet, & de mettre une enveloppe addreſſée à Régianino que j'aurai ſoin de prévenir. Ainſi Régianino lui-même ne ſaura rien; il n'aura tout au plus que des ſoupçons qu'il n'oſeroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend ſa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre

tre correſpondance continuera par cette voye, je verrai ſi l'on peut reprendre celle qui nous ſervit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui ſoit permanente & ſûre.

Quand je ne connoitrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes rélations, que la vie que tu menes n'eſt pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'eſt plaint en France étoient moins ſéveres que les tiennes; comme un enfant qui ſe dépite contre ſes maitres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, ſur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me ſurprend le plus eſt que la choſe qui commence par te révolter eſt celle qui prévient tous les étrangers, ſavoir l'accueil des François & le ton général de leur ſociété, quoique de ton propre aveu tu doives perſonnellement t'en louer Je n'ai pas oublié la diſtinction de Paris en particulier

lier & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plus part des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri quatre, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit la-

pi-

pider à Londres ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon Pere, qui a paſſé ſa vie en France ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits; ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays où mon Pere a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, honore au moins la vérité qui loue, auſſi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en viſites oiſives le tems qui te reſte à paſſer aux lieux où tu es? Paris eſt-il moins que Londres le théatre des talens, & les étrangers y font-ils moins aiſement leur chemin? Croi-moi, tous les Anglois ne ſont pas des lords Edouards, & tous les François ne reſſemblent pas à ces beaux

beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaye, fais quelques épreuves, ne fut-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma Couſine dit que tu connois la conſtitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers ſiſtêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré eſt celui qui te convient le mieux, & que tu n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme? Eſt-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne? Si tu conſideres le but, les plus prompts eſ-

fais

ſais ne doivent ils pas accélerer les ſuccès? Si tu compares les moyens, n'eſt-il pas plus honnête encore de s'avancer par ſes talens que par ſes amis? ſi tu ſonges... ah cette mer! .... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, ſi Paris étoit au delà.

A propos de cette grande Ville, oſerais-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaiſanes avec tant de plaiſir, pourquoi ne me dis-tu rien des Pariſiennes? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes ſimples & groſſieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus ſéduiſantes perſonnes de l'univers? Deſabuſe-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eſt de ne me point parler d'elles, & quoique tu m'en puiſſes dire, ton ſilence à leur égard m'eſt beaucoup

coup plus ſuſpect que tes éloges.

Je ſerois bien aiſe auſſi d'avoir un petit mot ſur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (*); car enfin la muſique peut être mauvaiſe, & le ſpectacle avoir ſes beautés; s'il n'en a pas, c'eſt un ſujet pour ta médiſance, & du moins tu n'offenſeras perſonne.

Je ne ſais ſi c'eſt la peine de te dire qu'à l'occaſion de la noce il m'eſt encore venu ces jours paſſés deux épouſeurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chaſſant, de Château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier eſt une maniere de petit-maitre, parlant aſſés reſolument pour fai-

(*) J'aurois bien mauvaiſe opinion de ceux qui, connoiſſant le caractere & la ſituation de Julie, ne devineroient pas à l'inſtant que cette curioſité ne vient point d'elle. On verra bientôt que ſon amant n'y a pas été trompé. S'il l'eut été, il ne l'auroit plus aimée.

faire trouver ſes reparties ſpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du mal-aiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, ſois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il ſe préſenteroit un autre toi-même,

me, encore le premier venu ſeroit-il le ſeul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux eſpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaiſir j'aurois à leur meſurer deux doſes de dégoût ſi parfaitement égales qu'ils priſſent la réſolution de partir enſemble comme ils ſont venus, & que je puſſe t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une refutation des épitres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne ſais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raiſon; mais je ſais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne ſoit tenté de faire en quitant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes Lectures que de ſonder les diſpoſitions où elles laiſſent mon ame, & j'imagine à peine quelle ſorte de bonté peut avoir un livre qui

ne

ne porte point ſes lecteurs au bien (*).

Adieu, mon trop cher Ami, je ne voudrois pas finir ſitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quite à regret, car je ſuis gaye & j'aime à partager avec toi mes plaiſirs; ce qui les anime & les redouble eſt que ma mere ſe trouve mieux depuis quelques jours; elle s'eſt ſentie aſſés de force pour aſſiſter au mariage, & ſervir de mere à ſa Niece, ou plutôt à ſa ſeconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joye. Juge de moi, qui méritant ſi peu de la conſerver tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans ſa plus parfaite ſanté; il ſemble même qu'un reſte de langueur rende ſa naïve politeſſe encore plus touchante.

Non,

(*) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en ſerve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de ſon jugement.

Non, jamais cette incomparable mere ne fut ſi bonne, ſi charmante, ſi digne d'être adorée! .... Sais-tu qu'elle a demandé pluſieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que ſi jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien ſeroit ſon premier ouvrage. Ah! ſi ton cœur ſait être ſenſible, qu'il a beſoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX.

A Julie.

TIen, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi ; je ſouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penſe. Qui ſera le dépoſitaire de tous mes ſentimens, ſi ce n'eſt toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur ſe permettroit-il de parler, ſi tu refuſois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes obſervations & de mes jugemens, c'eſt pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves, & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preſſer de t'en inſtruire. Si je blâme les abus qui me frapent dans cette grande ville, je ne m'en excuſerai point ſur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que

je ne ſois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que repéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchiſe, elle peut n'être pas inutile à quelques uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes

en ſont toujours les plus affamés; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le françois comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes & qui ſoit bienfaiſant par caractere; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices ils ne ſeroient pas hommes: Ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me ſont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'auſtérité républicaine n'eſt pas de miſe en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles,

& qui ſachent mieux ſe plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite eſt honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne ſont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de poſſéder ces derniers, Julie ſe reſoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de credit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard eſt d'employer cette voye en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir

tenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voila la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja ſi inquiete avant mon départ que je n'oſai te dire ce que j'en penſois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi, parce qu'elle m'eſt chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés font mon unique eſpérance, & ſurtout parce qu'elle eſt mere de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoitre la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité

que tu prens pour elle? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX.

De Julie.

MOn ami, j'ai remis à M. d'Orbe un pacquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'addreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce pacquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays ga-

lant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très ſinguliére, mais qui n'agit qu'entre les amans fidelles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux Galants ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car deſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis: qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les depeindre, ces aimables Pariſiennes? orgueilleuſe! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalouſie, avec ta modeſtie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée ſous cette curioſité. Quoiqu'il en ſoit, je ſerai vrai; je puis l'être; je le ſerois de meilleur cœur ſi j'avois davantage à louer. Que ne ſont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles aſſés d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon ſilence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En liſant cette lettre tu ſentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaiſanes tes voiſines,

& pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappelloient à toi ſans ceſſe, & que les autres .... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte peu de gens penſent comme moi des Dames françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les répréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort en eſt à toi-ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre,

on

on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutot que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſés ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner: Mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'eſt l'autre extrémité des Valaiſanes.

ſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déja raſſaſiée, au moins par un ſens.

Leurs traits ſont peu réguliers, mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la phyſionomie qui ſupplée à la beauté, & l'éclipſe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne ſont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus

du

du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaité, ou s'ils ſemblent quelques fois demander un ſentiment tendre, ils ne le promettent jamais (*).

Elles ſe mettent ſi bien, ou du moins, elles en ont tellement la réputation, qu'elles ſervent en cela comme en tout de modele au reſte de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles ſont de toutes les femmes, les moins aſſervies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les pariſiennes dominent la mode, & la ſavent plier chacune à ſon avantage. Les premieres ſont comme des copiſtes ignorans & ſerviles qui

(*) Parlons pour nous, mon cher philoſophe; pourquoi d'autres ne ſeroient-ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquete qui promette à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à un ſeul.

qui copient juſqu'aux fautes d'orthographe ; les autres ſont des auteurs qui copient en maitres, & ſavent rétablir les mauvaiſes leçons.

Leur parure eſt plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élegance que de richeſſe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer ſouvent d'ajuſtement les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule; elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dépenſe eſt mieux entendue; au lieu d'habits rapés & ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple excepté le notre où les femmes ſurtout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous

tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une Ducheſſe d'une bourgeoiſe ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'oſeroit imiter. Or ceci ſemble avoir ſa difficulté; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des Bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voye, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choiſi des moyens plus ſûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie

deſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple. C'eſt là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vû que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vû qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vû ..... oh bien des choſes, que ma Julie, toute Demoiſelle qu'elle eſt ne verra ſurement jamais! Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leur ajuſtement. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore, & embellit ton ſexe leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble im udence, & il n'y a point d'honête homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant

ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joye, afin de n'être pas imitées.

J'ignore juſqu'où va cette imitation de leur part, mais je ſais qu'elles n'ont pu tout à fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des Bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité

du

du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſement ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frape moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg St. Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vû de ſemblable en ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres nait cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un

d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere ntrépide & curieuſe de fixer les gens acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouïr de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de a ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette reſerve ne leur coûte guere, elle ſentent bien eurs avantages, elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus enſible & choquante jointe à la laideur, & il eſt ſûr qu'on couvriroit plutôt de oufflets que de baiſers un laid viſage effronté,

fronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaité naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre.

tre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſés à ſe raſſembler entre elles (*) ; elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une ſorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire ; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maitreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par tout ; mais Paris eſt plein d'avanturiers & de célibataires qui paſſent leur vie à courrir de maiſon en maiſon, & les hommes

(*) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années. Aux mœurs, au ſtile, on les croiroit de l'autre ſiecle.

mes ſemblent comme les eſpeces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans homages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrette gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt à dire à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y al-

aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable ces parties ſont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſement cet uſage inepte; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opera? Ne vaut-il pas mieux reſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis?

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hom-

mes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut regner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées, la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes & relegués avec ceux de *chaine* & de *flame* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentimens

naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaine, il n'eſt point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eſt reſervé aux ſeules femmes mariées, & n'exclud du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eut vingt amans que ſa fille un ſeu. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance ; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le deſordre n'eſt plus blâmable, ſitôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie! Telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condanner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne ſurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par tout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſa-

crement n'a pas la force des moindres contracts civils: il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre; & un mari qui s'aviſeroit de controller ici la mauvaiſe conduite de ſa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le deſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été conſulté? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

L'amour même, l'amour a perdu ſes droits & n'eſt pas moins dénaturé que le ma-

mariage. Si les Epoux ſont ici des garçons & des filles qui demeurent enſemble pour vivre avec plus de liberté; les amans ſont des gens indifférens qui ſe voyent par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaiſons, on n'y conſulte que la comodité & certaines convenances extérieures. C'eſt, ſi l'on veut, ſe connoitre, vivre enſemble, s'arranger, ſe voir, moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite; c'eſt un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits, de maximes, de philoſophie, & de bel-eſprit. A l'égard du phiſique il n'exige pas tant de miſtere; on a très ſenſément trouvé qu'il faloit regler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire: la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme eſt toujours un homme, tous ſont preſque é-

galement bons, & il y a du moins à cela de la conſéquence, car pourquoi ſeroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes ſont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées ſortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus comodément ſous la main.

Comme je ne ſais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçû, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon: s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſés capricieuſes pour eſ-

ſa-

ſayer même du maitre de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus; on ne ſe connoit plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvint de s'être vûs. Je vous entens, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations; je ne conçois pas comment après une union ſi tendre on peut ſe voir de ſang-froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne treſſaillit pas à ſa ren-

contre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, ſans doute; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer; pluſieurs de ces impreſſions deſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le coté deſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la ſocié-

ciété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſurtout à Paris, & ſurtout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une Dame dans une aſſemblée, au lieu d'une pariſienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un ſimulacre de la mode. Sa hauteur, ſon ampleur, ſa démarche, ſa taille, ſa gorge, ſes couleurs, ſon air, ſon regard, ſes propos, ſes manieres, rien de tout cela n'eſt à elle, & ſi vous la voyiez dans ſon état naturel, vous ne pourriez la reconnoitre. Or cet échange eſt rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on ſubſtitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échape toujours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine addreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis

des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plait si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime & en amitié.

Voila ce que j'eus occasion d'observer la semaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient assés étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux debarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaisans & fins qui tombant toujours sans réjaillir épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace,

&

& ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent reduites à prendre le notre. Je ne ſais ſi elles ſe trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec ſurpriſe que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur eſprit ornoit ſi bien le bon-ſens que je regretois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je deplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perſonnes ne manquaſſent de raiſon que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auſſi que les graces familieres & naturelles effaçoient inſenſiblement les airs apprêtés de la ville ; car ſans y ſonger on prend des manieres aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grimaces de la coqueterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne

cherchoient plus tant à l'être, & je ſentis qu'elles n'avoient beſoin pour plaire que de ne ſe pas déguiſer. J'oſai ſoupçonner ſur ce fondement que Paris, ce prétendu ſiége du goût, eſt peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puiſque tous les ſoins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous reſtâmes ainſi quatre ou cinq jours enſemble, contens les uns des autres & de nous mêmes. Au lieu de paſſer en revue Paris & ſes folies, nous l'oubliames. Tout notre ſoin ſe bornoit à jouïr entre nous d'une ſociété agréable & douce. Nous n'eumes beſoins ni de ſatires ni de plaiſanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaité, comme ceux de ta Couſine.

Une autre choſe acheva de me faire changer d'avis ſur leur compte. Souvent

au

au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maitreſſe de la maiſon. Elle ſortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de longtems. Il étoit aiſé d'attribuer ces éclipſes à quelque correſpondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainſi. Une autre femme en gliſſa legerement un mot qui fut aſſés mal reçu; ce qui me fit juger que ſi l'abſente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curioſité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma ſurpriſe en apprenant que ces prétendus griſons de Paris étoient des payſans de la paroiſſe, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un ſur chargé de tailles à la décharge d'un plus riche; L'autre enrollé dans la milice ſans égard pour ſon age & pour ſes enfans;

fans ; (*) l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoûtés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets-doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment ? disois-je tout attendri ; quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux. Si-

(*) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

Sitôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu ſais, Julie, ce qu'il en eſt communément de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette forteresſe, dont à la vérité, elles n'aiment guere à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle ſait s'armer de raiſon & faire de néceſſité vertu.

vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles ſervent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui ſoit de tous les pays: mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont aſſés de conſtance pour l'acquerir; leur tient lieu d'un ſentiment aſſés vif: Celles qui peuvent ſupporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus ſûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque aſſés commune qui ſemble être à la charge des femmes eſt qu'elles font tout en ce pays, & par conſéquent plus de mal que de bien; mais ce qui les juſtifie eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je diſois ci-devant

vant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes : car la galanterie françoiſe à donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poëſie, Littérature, hiſtoire, philoſophie, politique même, on voit d'abord au ſtile de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris,

mais

mais parce qu'ils ſont hommes & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fut-ce même la ſienne.

Au reſte cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſenciel à la galanterie françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſés avec elles pour les connoitre. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoiqu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer

quer de méchanceté; elles ſont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi ſur-tout leur bonté de cœur eſt utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires ſont toujours repouſſans & ſans commiſération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font ſont auſſi les plus durs des hommes. C'eſt donc aux femmes qu'on s'addreſſe pour avoir des graces; elles ſont le recours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les conſolent & les ſervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles ſavent dérober des momens à leurs plaiſirs pour les donner à leur bon naturel, & ſi quelques unes font un infame commerce des ſervices qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à ſecourir le pauvre de leur bourſe & l'opprimé de leur crédit. Il eſt vrai que

leurs

leurs ſoins ſont ſouvent indiſcrets, & qu'elles nuiſent ſans ſcrupule au malheureux qu'elles ne connoiſſent pas, pour ſervir le malheureux qu'elles connoiſſent : Mais comment connoitre tout le monde dans un ſi grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame ſéparée de la véritable vertu, dont le plus ſublime effort n'eſt pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire. A cela près, il eſt certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

Voila ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de Romans & de Comédies, leſquels voyent plutôt dans les femmes des ridi-

ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſés corrompu pour que toute autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fut permiſe qu'à des gens honnêtes mais ſenſibles dont le cœur ſe peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuſſent pas au deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de

de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus ſéduiſantes, la coqueterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain dégré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coqueterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere, elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur

rouge.

rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcretes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites & leur inſtruction profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports avec le notre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles ſeroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Concluſion: ſi Julie n'eut point exiſté; ſi mon cœur eut pu ſouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtreſſe; mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, & ce tréſor m'eut conſolé, peut-

être, de n'y pas trouver les deux autres. (*)

(*) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles mépriſent, & qui leur refuſe les ſeules dont elles font cas, ſoit fort propre à être bien receu d'elles.

LETTRE XXII.

A Julie.

DEpuis ta lettre reçue, je ſuis allé tous les jours chez M. Silveſtre demander le petit pacquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage ſept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le pacquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que ſans payer le port, ſans m'en informer, ſans rien dire à perſonne, je ſuis ſorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiſſois point, qu'au bout d'une demie heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me ſuis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour

revenir plus promptement; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après-midi pour quelques viſites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fit négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon pacquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la comodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce pacquet avec une inquiete curioſité dont je n'étois pas le maitre: je m'efforçois de palper à travers les envelopes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eut dit qu'il

qu'il me bruloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion? Voila ce que je ne conçois pas encore; c'eſt un miracle de l'amour; plus il paſſe ma raiſon, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaiſirs qu'il me donne eſt celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'aſſeye hors d'haleine, je porte une main tremblante ſur le cachet. O premiere influence du taliſman! j'ai ſenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me ſuis bientôt trouvé tellement oppreſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe .... Julie!.... O ma Julie! .... le voile eſt déchiré .... je te vois....

je vois tes divins attraits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier homage, mes genoux flechiſſent .... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point comme tu prétens un quart d'heure pour le ſentir; une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardens ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joye de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlée d'une ſi cruelle amertume? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne ſont plus! Je crois en le voyant te revoir encore; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans ſa colere! Hélas, un inſtant me deſabuſe; toute la douleur de l'abſence ſe ranime & s'ai-

s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux! quels torrens de flames mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préſence y faiſoit naître! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il put tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens .... Mais pourquoi ne le ſeroit-il pas? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle? Ah, chere amante! où que tu ſois, quoique tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolatre Amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des pleurs de l'amour & de la triſteſſe? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, com-

primés, accablés de mes ardens baiſers? Ne te ſens-tu pas embraſer toute entiere du feu de mes levres brulantes! ..... Ciel, qu'entens-je? Quelqu'un vient ..... Ah ſerrons, cachons mon tréſor ..... un importun! ..... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux! ..... Puiſſe-t-il ne jamais aimer ..... ou vivre loin de ce qu'il aime!

LETTRE XXIII.

A Mad^e. d'Orbe.

C'Eſt à vous, charmante Couſine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ai gardé le ſecret, je vois d'où lui vient cette curioſité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quite, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice; mais y reſter éveillé & attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux Théatre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris paſſe à Paris pour le ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louïs quatorze. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout hors de la Muſique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point; la muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très ſevere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y répréſente à grands fraix, non ſeulement tou-

toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bizarre théatre par celui où il dit qu'on voit pele-mele des Dieux, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joye, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il répreſente. En voyant paroitre un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revétir un Comédien de ſon perſonage, ne peuvent à l'opéra ſéparer un Acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent

qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere; Ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter?

L'Opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de Cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité. (*) Voila, Couſine, comment dans certains

(*) Dit en mots plus ouverts, cela n'en ſeroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je

tains pays l'eſſence des choſes tient aux mots, & comment des noms honnêtes ſuffiſent pour honorer ce qui l'eſt le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils ſont excomuniés, ce qui eſt préciſement le contraire de l'uſage des autres pays; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & dannés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théatre un chevalier moderne auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du ſien (*a*), quoiqu'il le fit par

je dois me taire. Par tout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

(*a*) Forcé par le Tiran de monter ſur le théatre, il déplora ſon ſort par des vers très touchans, & très capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce Céſar ſi-vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu ſoixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer*

par force & ne récitât que ſes propres ouvrages. Auſſi l'ancien Labérius ne put-il reprendre ſa place au cirque parmi les chevaliers romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une ſur les bancs de la comédie françoiſe parmi la premiere

yer chevalier Romain, j'y rentrerai ce ſoir vil Hiſtrion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il faloit me deshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeuneſſe & la vigueur me laiſſoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triſte objet viens-je expoſer aux rebuts du peuple Romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un ſepulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom Le prologue entier qu'il récita dans cette occaſion, l'injuſtice que lui fit Céſar piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit ſon honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la baſſeſſe qu'eut Ciceron d'inſulter à ſon opprobre, la réponſe fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conſervé par Aulu-gelle, & c'eſt à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéreſſant de ſon fade recueil.

re nobleſſe du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de reſpect de la majeſté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majeſté de l'Opéra.

Voila ce que j'ai pu recueillir des diſcours d'autrui ſur ce brillant ſpectacle; que je vous diſe à préſent ce que j'y ai vû moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine eſt le théatre. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravant, ſur leſquelles ſont groſſierement peints les objets que la ſcene doit repréſenter. Le fond eſt un grand rideau peint de même, & preſque toujours percé ou déchiré, ce qui repréſente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, ſelon la perſpective. Chaque perſonne qui paſſe derriere le théatre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre

aſſés

assés plaisant à voir. Le Ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'asseye, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le personage se démene & crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur celle-

celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliçons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théatre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les Démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais

ce

ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théatre, & font voir à l'opéra les tentations de St. Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdaut de ſavoyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la béte.

Voila, ma Couſine, en quoi conſiſte à peu près l'auguſte appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'obſerver du parterre, à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens ſoient fort cachés & produiſent un effet impoſant; je ne vous dis en ceci que ce que

j'ai

j'ai apperçu de moi-meme, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſure pourtant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupé au ſervice de l'opéra eſt inconcevable. L'Orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes; il y a des multitudes de danſeurs, tous les rolles ſont doubles & triples (*), c'eſt à dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs ſubalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés

(*) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie; le public ne les ſouffriroit pas; auſſi le ſpectacle eſt il à beaucoup meilleur marché: Il en couteroit trop pour être mal ſervi.

payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques répréſentations, les premiers acteurs, qui ſont d'importans perſonages, n'honorent plus le public de leur préſence; ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura, & quel qu'il ſoit perſone n'oſeroit ſe plaindre; car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun reſpect au public, c'eſt le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Muſique; vous la connoiſſez. Mais ce dont vous ne ſauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont reten-

retentit le théatre durant la repréſentation. On voit les Actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſtomac pantelant; on ne ſait lequel eſt le plus deſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs batemens de mains on les prendroit pour des ſourds charmés de ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les Acteurs à les redoubler. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bâteleur à la foire: la ſenſation en eſt déplaiſan-

plaiſante & pénible ; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident qu'on en marque volontiers ſa joye. Concevez que cette maniere de chanter eſt employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muſes, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe, & jugez de l'effet ! Pour les Diables, paſſe encore, cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur meſſied pas. Auſſi les magies les évocations, & toutes les fêtes du Sabat ſont elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très dignement ceux de l'Orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin d'inſtrumens ſans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Baſſes ; choſe la plus lugubre, la plus aſſomante

que

que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu ſupporter une demie-heure ſans gagner un violent mal de tête. Tout cela fait une eſpece de pſalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni meſure. Mais quand par hazard il ſe trouve quelque air un peu ſautillant, c'eſt un trépignement univerſel; vous entendez tout le parterre en mouvement ſuivre à grand-peine & à grand bruit un certain homme de l'Orcheſtre (*). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courrir après la meſure (†) toujours prête à leur échaper, au lieu que l'allemand & l'italien

(*) Le bucheron.

(†) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la courſe d'une vache qui galope, ou d'une Oye graſſe qui veut voler.

lien qui en ſont intimement affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive on n'entend on ne voit jamais dans l'Orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les Cors, tous les haubois, les chanteurs des rues, les violons de guinguetes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroit être de tous les peuples

ples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la muſique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont auſſi peu; mais la différence eſt que ceux-ci le ſavent & ne s'en ſoucient guere, au lieu que les François renonceroient à mille juſtes droits, & paſſeroient condannation ſur toute autre choſe, plutôt que de convenir qu'ils ne ſont pas les premiers muſiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Muſique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée: à cela vous ſentez qu'on n'a rien à dire. Quoiqu'il en ſoit, l'opéra de Paris pourroit être une fort belle inſtitution politique, qu'il n'en plairoit pas d'avantage aux gens de goût. Revenons à ma deſcription.

Les Ballets, dont il me reſte à vous parler, ſont la partie la plus brillante de

cet Opéra, & conſidérés ſéparément, ils ſont un ſpectacle agréable magnifique & vraiment théatral; mais ils ſervent comme partie conſtitutive de la piece, & c'eſt en cette qualité qu'il les faut conſidérer. Vous connoiſſez les Opéra de Quinault; vous ſavez comment les divertiſſements y ſont employés; c'eſt à peu prés de même, ou encore pis, chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant par une fête qu'on donne aux Acteurs aſſis, & que le parterre voit débout. Il arrive de là que les perſonages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les Acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joye, & l'on danſe: s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux

Rois

Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur: Ce que je ſais par raport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des Gavotes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théatre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les ſoldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique: mais les trois autres concourent à l'imitation; & celui-là, qu'imite-t-il? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe; car que font des ménuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie? Je dis plus, il n'y ſeroit pas moins déplacé

cé s'il imitoit quelque choſe; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage; & un Opéra où l'action ſe paſſeroit moitié en chant, moitié en danſe, ſeroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danſe comme partie eſſentielle de la ſcene lyrique, ils ſe ſont même efforcés d'en faire quelquefois le ſujet principal, & ils ont des Opéras appellés Ballets qui rempliſſent ſi mal leur titre, que la danſe n'y eſt pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de ſujets ſeparés que d'actes, & ces ſujets ſont liés entre eux par de certaines rélations métaphyſiques dont le ſpectateur ne ſe douteroit jamais ſi l'auteur n'avoit ſoin de l'en avertir dans un prologue. Les ſaiſons, les âges, les ſens, les élémens; je demande quel raport ont tous

ces

ces titres à la danſe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques uns même ſont purement allégoriques, comme le Carnaval & la folie, & ce ſont les plus inſupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'eſprit & de fineſſe, ils n'ont ni ſentimens, ni tableaux, ni ſituations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner priſe à la muſique, flatter le cœur, & nourrir l'illuſion. Dans ces prétendus Ballets l'action ſe paſſe toujours en chant, la danſe interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occaſion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'eſt que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée: s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe, c'eſt de faire enſorte que la piece ennuye.

Ceci me mêne inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon ſujet; j'en ai fait une petite diſſertation à part que vous trouverez cijointe, & dont vous pourrez cauſer avec Regianino. Il me reſte à vous dire ſur l'opéra françois que le plus grand défaut que j'y crois remarquer eſt un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en répréſentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, eſt auſſi bien placé dans un poëme épique que ridiculement ſur un théatre. J'aurois eu peine à croire, ſi je ne l'avois vû, qu'il ſe trouvât des artiſtes aſſés imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des ſpectateurs aſſés enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à ſi grands

fraix.

fraix. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvû du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très en état de connoitre la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédomage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE XXIV.

De Julie.

OUi, oui, je le vois bien; l'heureuſe Julie t'eſt toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence & du deſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma ſimplicité; depuis que j'ai reçu cette Lettre, j'éprouve quelque choſe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Taliſman, quoiqu'inventé

venté par moi-même, ne laiſſe pas de me ſéduire & de me paroitre une vérité. Cent fois le jour quand je ſuis ſeule un treſſaillement me ſaiſit comme ſi je te ſentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je ſuis ſi folle que je crois ſentir l'impreſſion des careſſes que tu lui fais & des baiſers que tu lui donnes: ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illuſions! ô chimeres, dernieres reſſources des malheureux! Ah, s'il ſe peut, tenez-nous lieu de réalité! Vous êtes quelque choſe encore à ceux pour qui le bonheur n'eſt plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y ſuis priſe pour avoir ce portrait, c'eſt bien un ſoin de l'amour; mais croi que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles, ce n'eſt pas ce lui-là qu'il auroit choiſi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Ita-

lie; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eſt arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occaſion pour avoir le portrait de ma Couſine; je voulus l'avoir auſſi. Elle & ma Mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit ſecretement une ſeconde copie. Enſuite ſans m'embarraſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe guere à ma Mere & à ma Couſine; mais les homages que tu rendrois à une autre figure que la mienne ſeroient une eſpece d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait ſeroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte,

il

il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus ſoigneuſement vétue ; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il eſt. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuſtement n'a point été pris ſur le mien, que le peintre a tout fait de ſa grace, & qu'il a orné ma perſonne des ouvrages de ſon imagination.

LETTRE XXV.

A Julie.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus ſi ſenſible; mais au contraire avec le regret d'un homme abuſé par un faux eſpoir, & que rien ne peut dédomager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il eſt aſſés reſſemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere choſe que je lui reproche eſt de te reſſembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être inſenſible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie, &

& ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne ſeroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il

te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui ſe cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'oſois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & ſérieux qui change tout à coup à ton moindre ſourire, & porte au cœur je ne ſais quel enchantement inconnu, je ne ſais quel ſoudain raviſſement que rien ne peut exprimer. Il eſt vrai que ton portrait ne peut paſſer du ſérieux au ſourire. Ah! c'eſt préciſément de quoi je me plains: pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les inſtans de ta vie.

Paſſons au Peintre d'avoir omis quelques béautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton viſage, c'eſt d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache preſque imperceptible que tu as ſous l'œil droit,

droit, ni celle qui eſt au cou du côté gauche. Il n'a point mis .... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronſe? .... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eſt reſtée ſous la levre. Il t'a fait les cheveux & les ſourcils de la même couleur, ce qui n'eſt pas: Les ſourcis ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda teſta, occhi azurri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du viſage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere ſinuoſité qui ſéparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voila les défauts les plus ſenſibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu

des

des attraits que tu n'as pas, qu'il eſt jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajuſtement, je le paſſerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue miſe avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure eſt trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: Hébien ces fleurs ſont de trop. Te ſouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaiſane, & où ta Couſine dit que je danſois en philoſophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue treſſe de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des Villageoiſes de Berne. Non, le Soleil orné de tous ſes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & ſûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de ſa vie. C'eſt ainſi, ma Julie que tu dois être coëffée; c'eſt l'or de tes cheveux qui doit parer ton viſage, & non cette roſe qui

les

les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Couſine, car je reconnois ſes ſoins & ſon choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne ſont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur paſſer de ſuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buſte, il eſt ſingulier qu'un amant ſoit là-deſſus plus ſévere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vétue avec aſſés de ſoin. Le portrait de Julie doit être modeſte comme elle. Amour! ces ſecrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de ſon imagination. Je le crois, je le crois! Ah, s'il eut apperçu le moindre de ces charmes voilés, ſes yeux l'euſſent dévoré, mais ſa main n'eut point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que ſon art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'eſt pas ſeulement un défaut de bienſéance,

ce, je ſoutiens que c'eſt encore un défaut de goût. Oui, ton viſage eſt trop chaſte pour ſupporter le deſordre de ton ſein; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroitre; il n'y a que le délire de l'amour qui puiſſe les accorder, & quand ſa main ardente oſe dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivreſſe & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'expoſes.

Voila la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là deſſus le deſſein de le réformer ſelon mes idées. Je les ai communiquées a un Peintre habile, & ſur ce qu'il a déja fait, j'eſpere te voir bientôt plus ſemblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous eſſayons les changemens ſur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les tranſporte ſur l'original que quand nous ſommes bien ſûrs de leur effet. Quoique je deſſine aſſés médiocrement,

cet

cet artiſte ne peut ſe laſſer d'admirer la ſubtilité de mes obſervations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eſt un maitre plus ſavant que lui. Je lui parois auſſi quelquefois fort biſarre: il dit que je ſuis le premier amant qui s'aviſe de cacher des objets qu'on n'expoſe jamais aſſés au gré des autres, & quand je lui réponds que c'eſt pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de ſoin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait ſeroit bien plus touchant, ſi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton viſage, & d'y peindre à la fois ta modeſtie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette reforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpectateur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ne ſais quel enchantement ſecret regne dans ta perſonne; mais tout ce qui la touche ſemble

ble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On ſent, en regardant ton ajuſtement, que c'eſt par tout le voile des graces qui couvre la beauté : & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle récele.

LETTRE XXVI.

A Julie.

JUlie! ô Julie! ô toi qu'un tems j'osois appeler mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échape à ma main tremblante; mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne faloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler! Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & brisé par le repentir. Soutien mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abjet que j'aille

être

être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens-propres; car en me voyant tel que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu deſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir des plus vrais plaiſirs de l'amour n'a pu garantir mes ſens d'un piege ſans appats, & d'un crime ſans charmes.

Tel eſt l'excès de ma confuſion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de ſouiller tes regards ſur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaſte un récit que j'épargnerois à ta modeſtie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais; je ſuis vil, bas, mépriſable; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuſer un ſeul moment. De

peur

peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret; c'eſt tout ce que je me permetrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques Officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fut. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée

certée qui n'eut que trop de ſuccès. Hier matin, ils vinrent me propoſer d'aller ſouper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui ſur le bruit de ma ſageſſe, avoit, diſoient-ils, envie de faire connoiſſance avec moi. Aſſés ſot pour donner dans ce perſifflage, je leur répréſentai qu'il ſeroit mieux d'aller premierement lui faire viſite, mais ils ſe moquerent de mon ſcrupule, me diſant que la franchiſe Suiſſe ne comportoit pas tant de façon & que ces manieres cérémonieuſes ne ſerviroient qu'à lui donner mauvaiſe opinion de moi. A neuf heures nous nous rendimes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir ſur l'eſcalier; ce que je n'avois encore obſervé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maitreſſe de la maiſon me parut jolie, quoiqu'un peu paſſée;

paſſée; d'autres femmes à peu près du mêmeâge & d'une ſemblable figure étoient avec elle; leur parure aſſés brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déja remarqué que c'eſt un point ſur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens ſe paſſerent à peu près comme par tout; l'uſage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout à fait de même ſitôt que la converſation devint générale & ſérieuſe. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme ſi ce ton ne leur eut pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarraſſées à ſoutenir un entretien raiſonnable. Pour trouver une matiere aiſée, elles ſe jetterent ſur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoiſſois pas

une, chacune dit de la ſienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oüi parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'uſage eſt d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fauſſe dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On ſe mit à cauſer tout bas, & reprenant ſans y penſer un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit on ſourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maiſon me queſtionnoit ſur l'état de mon cœur d'un certain ton réſolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On ſervit, & la liberté de la table qui ſemble confondre tous les états, mais qui met chacun à ſa place ſans qu'il y ſonge, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma ſureté de ma répugnance, je conſacrai cette

ſoirée à ma fonction d'obſervateur, & réſolus d'employer à connoitre cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient ſi peu d'idée de leur état préſent, ſi peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient ſi ſtupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaiſir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reſſentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice: A cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partit du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eut été leur impoſer une peine cruelle à mon avis, que de les condanner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

Cependant le ſoupé ſe prolongeoit &

devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais deshonnêtes, & les femmes tachoient d'exciter par le desordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coqueterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos

pos pleins de modeſtie, de grace, & de ſentiment, dont .... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi .... En quels lieux oſois-je penſer à celle .... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frapoient mes yeux m'échaufferent inſenſiblement; mes deux voiſines ne ceſſoient de me faire des agaceries qui furent enfin pouſſées trop loin pour me laiſſer de ſang froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit; j'avois toujours bû mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'aviſai de la boire pure. Alors ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé

tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries ; je ceſſai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même inſtant le deſeſpoir de me ſentir auſſi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux ; qu'il ne ſouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attens mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que ſoit mon châtiment, il me ſera moins cruel que le ſouvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

Réponſe.

RAſſurez-vous ſur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous que vous avez offenſé par un deſordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en ſuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites eſt le ſeul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois guere en cette occaſion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, &

qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiſſant que vous êtes perdu ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piege que j'avois craint. Les groſſieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déja ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos rélations; vous avez continué ſur le même ton,

ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître (*), plutot que pour les rélations d'un philoſophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penſez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuſes ou de gens deſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine fraper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur

(*) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire ſiffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne ſavez pas qu'il y a des *petites-maitreſſes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres*. Bon Dieu, que ſavez-vous donc ?

cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échapent à vos recherches? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoitre? Quelque deſcription de leur parure, dont tout le monde eſt inſtruit; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du deſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (*)? La ſeule choſe qui ſemble être

(*) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? eſt-

tre de vous dans toute cette Lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au votre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commiſération ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de ſoins à conſerver votre jugement, ailliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeuneſſe in-

eſt-ce que ces ſoins les regardent? Eh que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illuſtres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété des ſages qu'à les ſéduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre eſprit, vous vous laiſſez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne ſauriez fréquenter des gens de votre âge ſans en deſcendre & redevenir enfant. Ainſi vous vous dégradez en penſant vous aſſortir, & c'eſt vous mettre au deſſous de vous même, que ne pas choiſir des amis plus ſages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit ſans le ſavoir dans une maiſon deshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laiſ-

ſer

ſer diriger vos amuſemens. Quand au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; ſi vous êtes trop ſérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous même.

Une ſeconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier inſtant où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dut jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fut jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire! Quant à la ſécuri-

té que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'évenement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant: Un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivites en cette occaſion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & reprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte, & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voila ſurtout dequoi vous avez à préſerver le votre; car quoique vous

faſſiez,

faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutot cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des preceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une legere tranſpoſition de tems, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſoupé vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame aloit être ſitôt que vous ſeriez dans la rue; ſi vous vous fuſſiez répréſenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice; l'avantage de prendre

dre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaiſir que vous eut donné la conſcience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même ; eſt-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté ſur une répugnance d'un inſtant, à laquelle vous n'euſſiez jamais cédé ſi vous en aviez enviſagé les ſuites? Encore, qu'eſt-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries de gens dont l'eſtime n'en put avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eut ſauvé pour un moment de mauvaiſe honte une honte beaucoup plus juſte, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien diſſimuler, votre amie eut verſé quelques larmes de moins.

Vous voulutes, dites-vous, mettre à profit cette ſoirée pour votre fonction d'obſervateur? Quel ſoin! Quel emploi! que vos excuſes me font rougir de vous! Ne ſerez-vous point auſſi curieux d'obſerver un jour

les

les voleurs dans leurs Cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliſer les paſſans? Ignorez-vous qu'il y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice? Le ſage obſerve le deſordre public qu'il ne peut arrêter; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe; Mais quant aux deſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence. D'ailleurs, étoit-il beſoin de voir de pareilles ſociétés pour juger de ce qui s'y paſſe & des diſcours qu'on y tient? Pour moi, ſur leur ſeul objet plus que ſur le peu que vous m'en avez dit, je devine aiſément tout le reſte, & l'idée des plaiſirs qu'on y trouve, me fait connoitre aſſés les gens qui les cherchent.

Je ne ſais ſi votre comode philoſophie adopte

adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de ſemblables lieux ; mais j'eſpere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui ſe mépriſent aſſés pour s'en permettre l'uſage, ſous prétexte de je ne ſais quelle chimérique néceſſité qui n'eſt connue que des gens de mauvaiſe vie ; comme ſi les deux ſexes étoient ſur ce point de natures différentes, & que dans l'abſence ou le célibat, il falut à l'honnête homme des reſſources dont l'honnête femme n'a pas beſoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des proſtituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! ſi vous voulez être mépriſable, ſoyez-le au moins ſans prétexte, & n'ajoûtez point le menſonge à la crapule. Tous ces prétendus beſoins n'ont point leur ſource dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des ſens. Les illuſions mêmes de l'amour ſe purifient dans

un

un cœur chaſte, & ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au contraire la pureté ſe ſoutient par elle-même ; les deſirs toujours réprimés s'acoutument à ne plus renaitre, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber. L'amitié m'a fait ſurmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil ſujet, celle-ci ſera la derniere; car à quel titre eſpérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refuſé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raiſon?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des deſcriptions graves & judicieuſes; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le ſens & la raiſon ſont par tout ſacrifiés à un certain tour plaiſant, fort éloigné de votre caractere. Je ne ſais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des

talens,

talens, les votres paroiſſent diminués; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux-eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théatre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état,

pro-

proſtituer leurs talens & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſûrement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous coûtoient pas aſſés cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du Pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Edouard: avec celles-là vous en euſſiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre,

dre, & de votre propre aveu c'eſt le ſeul moyen de connoitre les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui répréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une Ville ſi riche le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſere extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette queſtion, ce me ſemble eſt bien digne de vos recherches; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le ſage en apprend les miſteres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: C'eſt là qu'on

qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecrettes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, ſi j'en crois nos vieux militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hotels du fauxbourg St. Germain, & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir!

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la pro-

protection ſont autant de reſſources que la commiſération vous laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu deſintéreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tirannie au milieu de toute ſa puiſſance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Voila,

Voila, mon ami, comment on tire parti du préſent en s'inſtruiſant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la ſageſſe, afin que quand les lumieres acquiſes nous reſteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquerir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne ſauroit prendre trop de préſervatifs contre leurs maximes empoiſonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez moi, de ce nouveaux genre d'études; il eſt plus digne de vous que ceux que vous avez embraſſés, & comme l'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt, vous ſentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des ſublimes vertus élêve & nourrit le genre; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens

des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſés être; de peur qu'un ſecond pas vers le deſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le tems de vous reconnoitre. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de pluſieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à retracter une partie de mes cenſures ſur les matieres & le ſtile de vos obſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de ſujets importans, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes. Mais en revanche, il eſt clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Couſine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre eſtime, en ne nous envoyant que des rélations ſi propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eſt ce me ſemble aſſés mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt guere du reſſort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eſt pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; ſon utilité eſt trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ſes lumieres ſont trop ſublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement ſous lequel le ciel m'a fait naitre, je me ſoucie peu de ſavoir s'il en eſt de meilleurs. Dequoi me ſerviroit de les connoitre, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager? Mais je vous aime; & l'intérêt

rêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traitte. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre genie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le votre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoitre & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous?

LETTRE XXVIII.

De Julie.

TOut eſt perdu! Tout eſt découvert! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon pere les voit, c'eſt fait de ma vie! Eh, que ſerviroit qu'il ne les vit pas, s'il faut renoncer .... Ah Dieu! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment ſoutenir ſes regards? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre! .... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas .... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches .... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée .... ô mon

cœur,

cœur, quels déchiremens! .... Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage .... elle voudra ſavoir .... il faudra tout dire ..... Regianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis.... qui ſait ſi jamais .... je pourrois .... quoi, mentir? .... mentir à ma mere .... Ah, s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu, nous ſommes perdus!

Fin de la ſeconde partie.

N°. II.

SUITE DU CATALOGUE DES LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Ciceron, de Dion, de Saluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 *s.*

——— des Passions, 12. 2 *vol. Amst.* 1751. à *f* 1.

——— d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prevots d'Exil, 12. 2 *vol. Amst.* 1741. à *f* 1.

——— Critique des Manichée & du Manichéisme par Mr. de Beausobre, 4. 2 *vol. Amst.* 1734-1740.

——— du Marquis de Cressy, 12. 1 *vol. Amst.* 1758. à 10 *s.*

——— Critique des Pratiques superstitieuses, par Le P. Brun, 8. 4 *vol. Amst.* 1736. à *f.* 6.

Houteville Religion prouvée par les Faits, 12. 4 *vol. Amst.* 1744. à *f* 4. 10. *s.*

Illustres Françoises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 *vol. fig. Amst.* 1750. à *f* 4.

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Pufendorff; complettée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Martinière, 12. 11 *vol. fig. Amst.* 1743-1748. à *f* 22.

Journal des Sçavans depuis son commencement, 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 *vol.* 12. *fig. Amst.* à *f* 170.

——— ——— idem *chaque tome séparement.*

Journal des Sçavans combiné avec les *Mémoires de Trevoux* Janvier 1754. jusques à Décembre 1760. en 53 tomes où 105 parties à 10 *s.*

Supplement aux Journaux des Sçavans & de Trevoux, où Lettres Critiques sur les divers ouvrages periodiques de France, à *s* 3. pour l'Année.

Journées amusantes de Mad. de Gomez, 12. 8 *vol. fig. Amst.* 1761.

——— ——— idem, 12. grand papier, 8. *vol. fig. Londres* 1751. à *f* 5. 10 *s.*